3/7 12/17

11992-6
3

EXPOSITION UNIVERSELLE

DES

PRODUITS DE L'INDUSTRIE

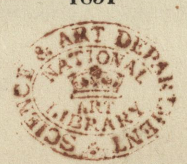
A LONDRES,

PAR M. HIPPOLYTE DUSSARD.

PARIS

Au Bureau du JOURNAL DES ÉCONOMISTES,
CHEZ GUILLAUMIN ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
Rue Richelieu, 14.
LONDRES, CHEZ DELIZY ET Ce, 15, REGENT STREET.

1851





HM
24.7.96

EXPOSITION UNIVERSELLE

DES

PRODUITS DE L'INDUSTRIE A LONDRES.

Il y a un demi-siècle à peu près, un homme de science et de progrès, un homme de bien, placé à la tête du ministère du commerce de France, conçut l'idée de réunir dans un même local, afin de les offrir en modèle aux travailleurs, les produits les plus remarquables de notre industrie manufacturière et agricole.

A cette époque, la France avait perdu sa suprématie en Europe. La révocation de l'édit de Nantes l'avait privée de presque toute sa population industrielle la plus énergique ; ces huguenots, si pleins d'ardeur pour la conquête de la matière, et qu'un souverain, audacieusement coupable du crime de lèse-nation, venait de forcer à transporter dans la protestante et habilement hospitalière Angleterre, leur intelligence, leurs bras habiles et leurs capitaux. Aussi Chaptal avait-il eu soin d'offrir aux fabricants français, à cette première solennité, où une centaine d'eux tout au plus se présentèrent, les produits les plus remarquables de l'étranger, ceux surtout de l'Angleterre, notre héritière dans les arts industriels, chassés de notre sol par le fanatisme et l'ignorance.

C'était l'intention de tous les ministres de ce temps, où la France fondait ses destinées, de donner, à toutes les expositions qui devaient suivre la première, droit d'asile aux produits étrangers les plus dignes d'attention. Mais bientôt ces fabricants, d'abord si aises de ces modèles offerts à leur intelligente imitation, devinrent plus puissants que la volonté du ministre ; ils refusèrent de concourir si les étrangers étaient admis, et seuls ils vinrent, à toutes les périodes suivantes, étaler leurs produits avec orgueil, se proclamant les industriels les plus avancés du monde, les vainqueurs de toutes les difficultés, les *résoluteurs* de tous les problèmes, mais refusant avec une invincible obstination de démontrer aux yeux des incrédules, par la simple comparaison, la vérité de leur assertion.

En 1849, le gouvernement de la République, rentrant dans les idées larges et fécondes de Chaptal, et rendant un nouvel hommage aux principes, avait à son tour manifesté l'intention d'appeler à notre solennité quinquennale les manufacturiers étrangers. Mais comme s'il

avait eu peur lui-même de son audace, il consulta les Chambres de commerce ; et celles-ci, on s'y attendait bien, déclarèrent, à la presque unanimité, qu'il fallait, au contraire, fermer les portes avec soin, afin qu'on pût sans rire et sans rougir se proclamer les uns les autres les premiers industriels du monde.

Cependant, et tandis que notre belle et pauvre France, livrée aux tristes capacités de couleurs variées, s'agitait frémissante sous les conséquences finales de longues années de fausse richesse et d'une législation économique qui semble faite tout exprès pour amener des catastrophes périodiques, un grand fait, un fait immense s'accomplissait en Angleterre : pressée par la disette de 1847, éclairée par les souffrances générales, elle n'avait pas sottement songé à en accuser la presse qui criait, le chartisme qui s'agitait, etc. Elle avait entendu leurs cris; mais en bonne mère, qui ne corrige pas l'enfant qui pleure, mais qui cherche le siége du mal qui le fait pleurer, elle était allée au fond des choses, et, une fois pour toutes, et comme un remède qui devait un jour être efficace pour calmer toutes les douleurs, elle avait proclamé la liberté du commerce des subsistances, elle avait admis le principe de la liberté des échanges.

De ce grand fait, dont les conséquences se manifestent aujourd'hui à tous les yeux, découle tout naturellement la pensée de l'Exposition universelle. Grâce au respect de tous pour la Constitution, grâce à la sécurité de tous les intérêts, et à la paix intérieure que lui a enfin assurée le grand acte dont Cobden a pris l'initiative, il s'est trouvé un prince, un homme de bien, qui a pu sans arrière-pensée, sans préoccupation inquiète, consacrer tous ses efforts, toute son énergie, toute sa volonté à cette grande pensée, et qui a su trouver et grouper autour de lui les hommes les plus justement estimés entre tous, pour l'aider de leur influence, de leur intelligence, de leurs capitaux à la réalisation de ses projets. On ne saurait trop le dire, parce que c'est un fait qui l'honore, le promoteur de cette grande démonstration, c'est le prince Albert. Il a su comprendre son temps, et tirer parti, pour le progrès du genre humain, du mouvement imprimé aux esprits par la réforme économique ; c'est à lui qu'il faut reporter tout l'honneur de cette pensée qui portera tant de fruits, et, chose remarquable, c'est une opinion physiologique, religieuse et philosophique à la fois, qui l'a conduit à son projet. Maintes fois le prince Albert a exposé la doctrine de l'unité de la race humaine, doctrine large, abondante en bons effets pratiques dans la vie internationale; doctrine utile à propager surtout parmi les Anglais, dont les équipages fréquentent tous les pays de l'univers, et où leur suprématie actuelle porte trop souvent chacun d'eux à mépriser le reste du genre humain, et à s'écrier à tous propos, croyant avoir tout dit alors : *I am an Englishman!* Inculquer, par une solennelle réunion de toutes les nations, le principe de l'unité de la race humaine, amener John

Bull, encore si vain, à reconnaître qu'il existe ailleurs que dans son île des hommes qui mangent, boivent et se meuvent par les mêmes procédés que lui, des hommes qui travaillent et produisent, lui donner l'exemple et le bénéfice de la politesse la plus exquise dans la réception faite aux étrangers ; c'était, je vous assure, une belle et noble entreprise, et qui seule ferait la gloire du prince Albert. Que sera-ce donc quand les résultats industriels de l'Exposition le feront sentir !

L'Exposition universelle marque, pour ainsi dire, une ère nouvelle dans la vie industrielle de l'Angleterre. Jusqu'à ce jour, on avait bien vu, en France comme dans la Grande-Bretagne, des hommes riches ou influents se placer à la tête de vastes et dispendieuses entreprises, pour y réaliser des bénéfices nouveaux, et accroître d'autant leur fortune. Mais se réunir pour consacrer ses capitaux, son temps, sa santé, ses efforts d'intelligence à une œuvre, glorieuse sans doute, mais sans profit et pouvant, en perspective, engloutir sans retour les millions avancés ; c'était une chose inconnue encore, un spectacle qui n'avait point encore réjoui les yeux et la pensée, et dont tout homme de progrès envie, pour son pays, l'initiative prise par l'Angleterre.

Tous les hommes que s'est associés le prince Albert ont rivalisé de zèle et de désintéressement. Sans doute ils sont riches ces hommes, et il faut bien qu'ils le soient, puisqu'ils ont avancé les fonds nécessaires à l'entreprise ; mais n'est-ce pas une chose digne d'éloges, que de voir l'un d'entre eux, par exemple, dont la fortune est due au travail, à un travail de longues années, assurer à l'entreprise 50,000 livres sterling, d'abord, et promettre de doubler cette somme si la suite le rend nécessaire ! Quel plus bel emploi de ses richesses peut faire un homme de bien, et quel bel hommage rendu au travail par un travailleur heureux, qui veut que la force qu'il a su acquérir serve aux progrès industriels, qui doivent déjà tant à son autorité, à son infatigable ardeur, à son intelligente initiative ! Nous regrettons que cet honorable citoyen ait prescrit à ses amis de taire son nom ; ce nom est honoré de tous, et il n'est pas un homme qui ait pris part à la plus saillante amélioration des temps modernes, dans les voies de communication, qui n'ait présent à la pensée ce nom, qui rappelle non la spéculation, mais le travail réel, l'exécution, le fait.

Et cependant, qui l'aurait cru? ces hommes ont été attaqués. Leur pensée a été dénaturée, leur œuvre mal comprise. D'abord c'était la perfide Albion, qui jouait à l'Europe un de ses tours du dernier siècle. Le gouvernement anglais voulait ruiner les fabriques étrangères. Il voulait démontrer au monde la supériorité de ses propres manufactures, forcer ainsi les nations à ouvrir leurs ports à ses produits par l'attrait du bon marché, cet horrible cauchemar des producteurs inintelligents ; puis, quand l'Angleterre aurait ainsi accaparé le marché du monde, elle tarirait tout à coup les sources, et laisserait les peuples

ses *tributaires*, c'est ainsi que l'appellent ceux qui achètent, se désoler dans leur indigence absolue! Le beau projet, en effet! Cela ne rappelle-t-il pas l'histoire de cet homme, qui se laissait pendre, dans le seul but d'attraper ceux qui le pendaient! Voyez-vous l'Angleterre, chargée par hypothèse de l'approvisionnement du monde, fermant tout à coup ses immenses ateliers, arrêtant ses machines, réduisant à la misère sa population vivant tout entière du produit de son travail, se ruinant, en un mot, pour jouer un bon tour au reste du monde!... Voilà pourtant la force des raisonnements des ennemis de l'exposition!

Mais ce n'est pas aux étrangers seuls qu'a été réservé le privilége d'attaquer le projet; les nationaux s'en sont mêlés, et ici le thème a changé. Le raisonnement a fait volte-face: « Pourquoi appeler ces étrangers dans nos murs? Pourquoi étaler aux yeux du peuple anglais, le moins exclusif des peuples (*sic*), tous ces produits étrangers à si bas prix? Ne voit-on pas que c'est la ruine de nos fabriques, la ruine de nos ouvriers, celle du pays tout entier? Désormais nous allons tout prendre à l'étranger; nous sommes perdus, car nous allons nous vêtir, nous meubler, nous nourrir presque pour rien! »

Je laisse à toutes ces risibles plaintes leur naïveté primitive. Vous voyez qu'en Angleterre on n'est guère plus fort que chez nous. Tout cela est stéréotypé dans certaines cervelles; le monde est ainsi fait. En vain on disait: Mais ce n'est pas le gouvernement anglais qui agit ici, c'est une simple association de particuliers doués de bonne volonté, d'énergie, et assez puissants pour consacrer cinq ou six millions à cette grande œuvre. » Chacun a persisté dans sa façon de voir, parce que chacun voit à travers le prisme de son petit intérêt, mal compris; et il n'est pas de sornettes, pas de plaintes folles qui n'aient été formulées contre l'exposition. Le bâtiment ne serait jamais achevé; puis une fois debout, il devait s'écrouler; enfin, et pour compléter, la question religieuse s'en est mêlée; et cette nef, ce vaisseau immense n'étaient qu'une cathédrale catholique déguisée, et qui devait être remise à ce culte abhorré aussitôt après l'Exposition.

Mais quittons ces enfantillages. N'est-ce pas toujours ainsi que sont accueillis les grands projets? Demandez aux ingénieurs eux-mêmes, et aux plus savants, comment ils ont accueilli la locomotive, les chemins de fer, la navigation à vapeur! Heureusement qu'il y a, pour les hommes de progrès, comme une fatalité qui les pousse sans qu'ils s'arrêtent devant les clameurs de la multitude, vile ou non!

Malgré ces clameurs, l'Europe, le monde entier, la Chine, la Chine elle-même, et en même temps qu'elle, les peuplades sauvages du Canada, ont répondu à l'appel de l'Angleterre. Trente nations diverses sont venues déposer à l'envi, au sein du Palais de Cristal, le produit de leur industrie, le résultat de leurs efforts séculaires; car le progrès d'aujourd'hui a sa base la plus large, la plus solide dans le progrès d'hier, et, depuis le premier homme, ce capital intellectuel s'est ac-

cumulé sans qu'il s'en perde une moindre parcelle, et il compose aujourd'hui la richesse du genre humain.

Tous les grands manufacturiers du monde ont rivalisé de zèle et d'activité. Tous, ai-je dit? Hélas! il est des exceptions, des exceptions fâcheuses! Quelques-unes de nos grandes manufactures brillent à l'exposition par leur absence. Oui, cela est triste à dire, mais nos industries les plus protégées; que dis-je, celles que la prohibition absolue a défendues contre toute concurrence, les manufactures de glaces de Saint-Gobain et de Saint-Quirin, les cristalleries de Baccarat et de Saint-Louis se sont abstenues! Enrichies à l'ombre des tarifs, ces manufactures, qui pouvaient honorer la France, ont dédaigné le concours. Semblables à César, elles ont préféré conserver le premier rang chez nous, que de s'exposer à n'occuper que le second chez le monde entier. Le second! Eh, pourquoi, bon Dieu, ont-elles redouté cette humiliation! Pourquoi se laisser battre sans lutter, comme ces poltrons qui reçoivent des horions en fuyant, tandis que s'ils osaient se retourner, ils auraient chance de se faire respecter? Quoi! Saint-Gobain, Baccarat, Saint-Louis craindraient la concurrence! Quoi! ces établissements séculaires redouteraient les résultats de jeunes établissements de vingt ans : de Chame de Birmingham, un élève de Choisy; — de la glacerie de la Tamise, encore fraîche dans ses constructions? Cela n'est pas possible. Quoi! Dénières n'a rien envoyé! Dénières aux admirables formes redouterait le goût russe, autrichien, anglais! Non, cette crainte n'est pas possible; c'est l'orgueil qui les a mus en cette circonstance. Depuis de longues années, la France dépense des sommes considérables pour la protection de ces grands établissements; c'est dépenser en effet que de payer cher ce qu'elle pourrait acheter à bon marché. Depuis de longues années, ces établissements de cristalleries ou de glaces, associés entre eux, se partagent sans rivaux, sans entraves, l'exploitation de la France, sans permettre la fondation d'établissements nouveaux. D'immenses ruines éparses en plusieurs localités, à Bercy, à Commentry, etc., attestent la puissance jalouse de ces florissants établissements; et voilà qu'aujourd'hui, lorsqu'il s'agit de représenter dignement la France dans ce congrès du travail, de répondre à l'appel fait à tous les producteurs, ils se cachent; ils ne sont pas stimulés par l'émulation! Satisfaits du marché que leur assure la générosité de la France, ils n'aspirent pas à porter au loin notre réputation productrice; ils sont trop fiers pour s'exposer à souffrir; trop pauvres, peut-être, pour faire les frais d'une exposition où de modestes fabricants ont consacré de grosses sommes! Nous ne savons; mais il nous semble que la Commission centrale aurait dû se préoccuper d'un fait aussi important; et si, malgré les sollicitations, malgré les remontrances, les conseils de cette Commission, ces illustres industriels avaient persisté dans leur refus; eh bien! le ministre du commerce avait des

fonds à sa disposition, pourquoi n'aurait-il pas acheté à ces manufactures quelques-uns de leurs plus beaux produits, et ne les aurait-il pas exposés lui-même? Le ministre a cru devoir, et il a bien fait, envoyer à Londres des produits de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais. Est-ce que les manufactures protégées par de hauts tarifs, par la prohibition même, ne sont pas en quelque sorte du domaine du pays? Est-ce que les progrès qu'elles attestent n'appartiennent pas à la France? Est-ce que la protection qui les entoure n'est pas un bienfait pour elles? Est-ce qu'elles ne doivent pas une profonde reconnaissance à la législature? Et lorsqu'il s'agit de venir attester au monde que ce bienfait a porté ses fruits, et que la supériorité des produits en a été la conséquence, elles reculent et font défaut à leur protectrice !

Je ne veux pas poursuivre plus loin cette plainte. Elle me semble grave pourtant, et laisse croire aux étrangers que nous avons redouté la lutte, ayant conscience de notre infériorité.

C'était un beau spectacle que celui que présentait le Palais de Cristal, le jour de son inauguration. Il semblait que toutes les nations du monde, abjurant leurs querelles absurdes, leurs inimitiés séculaires, leurs rivalités, se fussent donné rendez-vous au pied de l'autel de la Paix, dans ce temple du travail, où toutes les conquêtes de l'intelligence sur la matière se trouvent réunies, où l'on peut, en se recueillant un moment, contempler par la pensée les siècles qui ne sont plus, et retracer à son esprit les efforts de nos pères, leurs admirables découvertes qui nous ont ouvert la voie, et rendre de vives actions de grâce à ces inventeurs dont les noms sont aujourd'hui presque inconnus, à l'esprit desquels pourtant, comme à une émanation de l'esprit de Dieu, le genre humain doit les premiers moyens d'action, à l'inventeur de la scie, du levier, du coin; à celui de la charrue, père nourricier du monde; à celui de la boussole, qui a permis de réunir toutes les merveilles qui frappent aujourd'hui nos yeux. Sans doute, ce brillant tableau porte son ombre, son ombre noire, lugubre même, qui fait tressaillir et atténue l'enthousiasme qui nous a saisi d'abord! Tous ces admirables produits, toutes ces brillantes œuvres de l'esprit et du travail, au prix de quelles souffrances ont-elles été obtenues? Ce capital du genre humain, quel récit de douleurs et d'angoisses ne contient pas l'histoire de son accumulation! Hélas! l'histoire des progrès de l'industrie est comparable à l'histoire des progrès politiques des nations; c'est à travers le sang, les douleurs, les larmes qu'elle s'avance, c'est à travers les chômages, la disette, la maladie, la faim, comme à travers le carnage des batailles. — Le coton, le fer, le lin, sont les hétacombes des travailleurs. Et ces maux, qui les cause? Est-ce bien le génie qui crée, est-ce bien cette intelligence que Dieu a donnée à l'homme en lui donnant la terre comme domaine? Non, mille fois non! La cause, la cause unique de ces douleurs immenses, c'est la fausse sagesse de ces hommes qui, orgueilleux de leur science,

veulent protéger, veulent régler, veulent *conduire* le génie créateur; les malheureux, il n'est pas un mot de leurs lois absurdes qui ne soit gros de mille morts! il semblerait que le monde ne peut marcher sans eux, et les douleurs qu'ils causent, ils en accusent une liberté qu'ils n'ont jamais entrevue! Mais les temps arrivent. La science de l'économie politique se vulgarise à mesure que le simple bon sens prend la place de la fausse sagesse. Le travail est en honneur à l'Exposition de Londres; les conditions où elle s'est placée feront plus pour assurer la position du travailleur, que toutes les lois restrictives dont les marchands d'orviétan politico-économique ont empoisonné tous les peuples.

« Le premier qui fut Roi fut un soldat heureux. »

Voilà ce qu'au temps des batailles un poëte pouvait écrire, et il disait vrai. Avons-nous passé ce temps absurde? Sommes-nous dégagés des liens du ceinturon et de la bricole? Notre oreille est-elle désormais fermée au son de la trompette et de la peau d'âne tendue sur un chaudron? Je sais bien que les Français, pour leur part, n'ont pas abjuré leur antique prédilection pour le son du canon. Mais, grâce au progrès, grâce à la liberté qui se propage, malgré les temps d'arrêt, cette humeur se passe; elle est même tout à fait passée en Angleterre, où l'uniforme est rare, le sabre très-mal porté, la moustache peu goûtée, et où déjà l'on peut voir que le soldat heureux a été détrôné par le travailleur habile. Ayez donc confiance, l'Exposition, c'est le véritable Congrès de la paix; et, si bien des soldats de cette paix ont péri en l'assurant, croyons fermement que le temps de ces grandes souffrances est passé, et que le travailleur sera bientôt, et par la force même des choses, pourvu qu'on n'en entrave pas la marche, en pleine possession de son travail, en pleine sécurité pour son avenir. Si l'économiste n'est pas appelé à améliorer cet avenir, l'économie démontre qu'il s'avance. Qu'on laisse passer la science.

Mon intention était de passer en revue, dans cet aperçu, les principales industries représentées à l'Exposition. Cette revue m'entraînerait trop loin; qu'il me soit permis aujourd'hui de me borner à dire que l'*ensemble* des efforts accomplis est extrêmement satisfaisant. Le luxe a peut-être envahi trop de place. Il a même envahi des industries qui n'en ont que faire et qu'il gâte. Mais partout, partout, de grands progrès ont été faits; partout on sent la présence de la science; rien ne paraît plus donné au hasard, la mécanique, la géométrie, la physique, la chimie et la minéralogie dominent en maîtres à l'exposition. Elles ont imprimé leur cachet sur le moindre produit, partout le langage scientifique est la langue nouvelle; il n'est pas un potier, un tanneur, un verrier, un fabricant de tapis, auquel les grands noms de Brongniart, de Gay-Lussac, de Chevreul, de Faraday, de Humphry Davy, ne soient aussi familiers que peuvent l'être pour les opticiens

et les fabricants d'instruments de précision, ceux d'Arago, de Fresnel et de Herschel.

Quels seront les avantages que la société retirera de cette grande démonstration industrielle? Quelles en seront les conséquences pour l'avancement du bien-être, cette fin de la vie humaine? Voilà ce que quelques personnes se demandent encore. Pour nous, il ne saurait y avoir de doute. Rapprocher les hommes, c'est aider au progrès. Rapprocher en même temps les produits de leur intelligence variée, c'est accélérer le mouvement; c'est arriver plus vite, par la comparaison des produits et des moyens de production, à tous les résultats qui, sans ce rapprochement, eussent été retardés pendant de longs siècles, qui peut-être n'eussent été obtenus qu'à travers des efforts inutiles, des forces perdues, des ruines accomplies, des souffrances longtemps prolongées. L'Exposition, nous l'avons déjà dit, c'est une déduction naturelle du principe désormais admis en Angleterre, sans crainte de retour, de la liberté des échanges. Il est impossible de dire à l'avance l'impulsion que cette mise en commun du capital industriel du monde entier, doit, les institutions aidant, donner à la prospérité des peuples. La plaie la plus grande du genre humain, celle qui retarde le plus son progrès, et qui retient dans la misère une si grande partie de la masse des travailleurs de toutes les nations, c'est la force mal employée, perdue dans des efforts inutiles, la dépense occasionnée par le travail improductif. Cette plaie dévore le monde, qui se dit actif parce que, comme l'écureuil, il se remue toujours. La liberté des échanges, qui étend l'horizon, la sphère d'activité et de méditation de tous les producteurs, est assurément le plus sûr remède à un tel état de choses. Les producteurs finiront par se classer même à travers les institutions diverses, et les peuples ne demanderont plus à une contrée les produits qu'une autre contrée pourra leur fournir avec moins de travail. La fameuse théorie du travail national, cette fatale erreur d'hommes quelquefois bien intentionnés, comme les damnés du Dante, est destinée à recevoir, du fait de l'Exposition universelle, un échec formidable, et le temps s'avance où l'exemple de l'Angleterre, le spectacle de sa prospérité, bien qu'il lui reste encore ses pauvres que n'ont pu encore atteindre, sur une large échelle, des réformes économiques mises en pratique d'hier seulement; le temps s'avance, disons-nous, où les peuples formeront une sainte-alliance, et voudront tous jouir à leur tour de ce bien-être que chaque jour voit s'accroître en ce pays.

Avant de terminer ce premier aperçu, nous croyons devoir signaler un fait bien digne de fixer l'attention des économistes, bien qu'il ne vienne que prouver leurs assertions. L'Exposition met ce fait en évidence sur une large échelle : c'est que ce sont les peuples les plus avancés en liberté qui ont fourni le plus abondant contingent à l'Exposition. Un exemple entre mille. Il y a dix ans à peine, le fisc, ce fatal *excise* qui gêne et entrave un grand nombre des industries les plus

utiles, pesait de tout son poids sur la fabrication du cristal. Les agents entouraient le manufacturier, ils fouillaient dans ses poches, ils arrêtaient le bras de l'ouvrier au milieu de son travail. Cette industrie languissait au milieu des éléments naturels de la prospérité, au milieu des sables de Galles, du plomb, de la houille à 5 fr. le tonneau! Les entraves sont levées, et soudain cette industrie se lève, elle s'agite, et le verre et le cristal coulent à grands flots des creusets et se répandent sous mille formes sur la surface du pays. Rien ne résiste à ses efforts depuis qu'elle est libre, elle envahit tout; elle couvre le Palais de Cristal, mais elle va faire plus, elle va couvrir des maisons ordinaires, car la *tuile de verre* va rivaliser avec la tuile d'argile, et déjà une gare de chemin de fer se propose de l'employer. Quelle leçon!

En même temps que l'abondance, les nations avancées tendent à donner à leur industrie, en grande partie du moins, le caractère que l'industrie devrait toujours avoir, celui d'amener les produits à la portée du plus grand nombre, tout en leur conservant l'élégance, la recherche qu'ils avaient, lorsqu'ils n'étaient destinés qu'à satisfaire les besoins ou le goût des privilégiés de la fortune. On peut remarquer que cette harmonie, cette recherche tendent à se généraliser. Cependant, tous les essais ne sont pas aussi heureux qu'ils pourraient l'être, et le *goût*, l'*art*, chez les nations les plus civilisées, nous ont paru désordonnés. L'empereur Napoléon disait que l'industrie, chez les peuples civilisés, se faisait art. Il avait raison, s'il voulait dire que la science appliquée à l'industrie avait permis de poser des bases de fabrication, de prescrire des moyens sûrs, des procédés nouveaux et fondés sur ses lois observées et définies, d'appliquer enfin cette science à la production. Cet art-là, nous l'avons constaté; il est général, et l'agriculture elle-même, cette routinière anté-diluvienne, en subit aussi l'influence. Mais s'il a voulu dire que les nations les plus avancées en civilisation moderne ont le goût plus épuré, qu'elles sentent avec un instinct plus sûr l'harmonie des formes et de la couleur; que la beauté, en un mot, est pour elles une idée mieux conçue, plus définie, nous en appellerons de son jugement, et nous constaterons avec regret, que malgré cette tendance générale, dont nous parlions tout à l'heure, le procédé industriel a, dans bien des cas, tué cet art-là. On copie, on imite, on arrange, on cherche partout cette élégance que nous avons constatée, mais trop souvent l'imitation porte l'empreinte d'une dépravation marquée, et contre laquelle il serait bien important de réagir, comme le font assurément, chez nous, Sèvres, Beauvais, les Gobelins. On est guindé, raide, pauvre; ou bien, si l'on se livre, on devient prodigue, riche à contre-sens, chargé, contourné, tourmenté, faux! Chose étrange et vraie pourtant, et que nous ne pouvons passer sous silence, l'art dans l'industrie, l'art pur, l'art artistique, vrai dans ses conceptions, logique dans ses applications, savez-vous où il se trouve à l'Exposition universelle? Dans le quartier de l'Inde,

dans celui du Japon, de la Turquie ! Oui, dans l'industrie de ces contrées l'art s'est conservé pur, éthéré, grandiose et digne dans ses moindres applications industrielles. Quelques légères tendances au *modernalisme* se remarquent, hélas ! dans les produits du Japon, mais l'Inde n'a qu'un exemple d'une pareille dégénérescence, une copie d'un tapis d'Europe !

Quant à l'Egypte, malheur et dérision ! le pacha s'est fait faire un meuble Pompadour ! J'aime autant Soulouque et sa vieille garde !

Malgré ces observations, il n'est pas moins vrai de dire, qu'à mesure que s'accroît la civilisation et la liberté, s'accroît aussi l'abondance et le *confort* des produits. C'est une cause ; c'est aussi un effet. Les capitaux, plus abondants, permettent une plus grande mesure de travail, on rivalise de bonne exécution, on choisit mieux ses matières premières, et l'on arrive, comme en Angleterre, à offrir au consommateur cinq fois plus de produits à son usage que n'en a le Français, dix fois plus que l'Espagnol, vingt fois plus que le Turc, le Russe ou le Hongrois.

Londres, le 10 mai 1851.

EXTRAIT DU JOURNAL DES ÉCONOMISTES, N° 121, MAI 1851.

Imprimerie de Hennuyer et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.